

O'est que moi, je devais à la reconnaissance,
De ne consulter que mon cœur.
C'est à vous que je dois d'être dans ce lycée !
Ah ! croyez mes serments ! toujours dans l'avenir
Votre bonté sera présente à ma pensée
Comme le plus doux souvenir.

BULLETIN DES LETTRES.

La grande séance annuelle de l'Institut de France a eu lieu le 11 août dernier. Elle était présidée par M. P. Lebas, assisté des délégués des cinq académies : M. Villemain pour l'Académie Française, M. Passy pour l'Académie des Sciences Morales et Politiques, M. Naudet pour l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, M. Robert Henry pour l'Académie des Beaux-Arts, et M. Despretz pour l'Académie des Sciences. Un discours de M. Lebas a ouvert la séance. Le prix de la fondation Volney a été proclamé à la suite de la lecture du rapport sur le concours. Le prix a été remporté par M. Lafaye. Les lectures se sont succédées dans l'ordre suivant : 1o. Fragment de l'histoire de Rodolphe de Hapsbourg, par M. Giraud, de l'Académie des Sciences Morales et Politiques ; 2o. Observations historiques sur les secrétaires des anciens, par M. Egger, de l'Académie des Inscriptions ; 3o. Un souvenir de Manin, dialogue en vers, par M. Ernest Legouvé. Une foule d'auditeurs de toutes les parties de l'Europe se pressait pour être témoins de cette grande solennité littéraire, qui réunissait, dans l'enceinte de l'Institut, tout ce que la France a de plus illustre. Le poème de M. Legouvé a produit une vive sensation. M. Ernest Legouvé, fils du célèbre auteur du poème du *Mérite des Femmes*, avait remporté un semblable triomphe, l'année dernière : *Les deux Hirondelles*, charmante allégorie, lui avaient valu les applaudissements unanimes de l'aréopage littéraire. Cette année, M. Legouvé a rendu un juste hommage au patriote vénitien, Daniel Manin, dont nos lecteurs ont pu lire la biographie dans la *Petite Revue Mensuelle*, page 202 de notre premier volume. Comme tant d'autres, dans l'infortune et l'exil, Manin avait exercé la noble profession d'instituteur, qui, certes, ne fait déroger personne. M. Legouvé a feint un dialogue entre deux jeunes filles, dont l'une a reçu ses leçons et révèle ainsi toutes ses vertus. On nous saura gré d'en extraire le fragment suivant :

BERTHE.

..... Il fut ton maître ?
Comment osais-tu le payer ?

CAMILLE.

Oh ! la première fois ma crainte fut bien grande.
En vain, depuis deux jours, je m'essayais ! En vain,
Dans le fond d'une bourse, ouvrage de ma main,
Avais-je déguisé mon paiement en offrande ;
Je n'en tremblai pas moins quand vint le cas urgent ;
Je roulais dans mes doigts ce malheureux argent ;
Ma main s'avancait, puis, se retirait plus prompte ;
Je me sentais rougir je n'osais regarder.

..... Mais, lui, me souriant en père :
" Ah ! pauvre enfant ! quel embarras !
" Allons ! n'ayez point peur ! donnez moi mon salaire !
" De meilleurs que Manin ont passé sur la terre
" Vivant de leur travail et n'en rougissant pas !
" Puis, le labeur soutient la paix de sa compagne,
" Et son joug merveilleux semble tout alléger ;
" Le pain même de l'étranger,
" N'est plus amer quand on le gagne."

—Une signature autographe de Shakespeare au bas d'un acte d'hypothèque sur une maison de Blackfriars, daté du 11 mars 1612, et considérée comme le plus bel autographe connu de l'illustre auteur, a été mise en vente à Londres, il y a quelques semaines, et achetée 315 livres sterling, pour le Musée Britannique. D'anciennes éditions de quelques-unes de ses tragédies ont aussi atteint de très hauts prix. Un exemplaire des sonnets de 1609 a été payé 154 livres sterling.

—La *Nouvelle Gazette de Munich* publie le rapport du jury chargé de prononcer sur le concours de tragédie qui avait été ouvert, en Bavière, sous les auspices du roi Maximilien. Les tragiques ne manquent point en Allemagne : il ne s'est pas présenté moins de 113 concurrents ! Le premier prix a été décerné à M. Paul Heyse, de Munich, auteur de la tragédie intitulée : *Les Sabines*, et le second prix à M. Jordan de Francfort, qui avait pris pour sujet : *La Veuve d'Agis*.

—Un décret du 14 juillet, rendu sur le rapport du ministre de l'instruction publique, vient de réorganiser la Bibliothèque Impériale de France. L'administration et la direction sont confiées à un administrateur général, placé sous l'autorité immédiate du ministre de l'instruction publique et des cultes ; il est tenu de résider à la bibliothèque et ne peut s'absenter sans permission. La bibliothèque est divisée en quatre départements, savoir : 1o. Les livres imprimés, les cartes et les collections géographiques ; 2o. Les manuscrits, chartes et diplômes ; 3o. Les médailles, pierres gravées et antiques ; 4o. Les estampes. La bibliothèque sera ouverte toute l'année six heures par jour, excepté dans la quinzaine de Pâques. Deux salles seront ouvertes au département des livres imprimés, l'une pour la lecture, l'autre pour les travailleurs autorisés. Un

nouvel inventaire de toutes les collections devra être fait. Outre l'administrateur-général, il y aura, pour chaque département, un conservateur sous-directeur et un conservateur sous-directeur-adjoint. Il y aura trois adjoints au département des livres imprimés. Le personnel doit se composer, en outre, de bibliothécaires, d'employés de première, seconde et troisième classe, de surnuméraires et d'auxiliaires, d'ouvriers et de gages, d'un trésorier comptable ayant rang de bibliothécaire, d'un secrétaire de la direction et d'un commis d'ordre. Le traitement annuel de l'administrateur-général sera de 15,000 francs, ceux des conservateurs sous-directeurs de 10,000 fr., et ceux des adjoints de 7000, des bibliothécaires de 4000 à 5000, et des employés de 3600 à 2400 francs. Nul ne pourra être bibliothécaire ou employé ordinaire s'il n'est bachelier-ès-lettres ou bachelier-ès-sciences. Aucun fonctionnaire nommé à l'avenir ne pourra cumuler une autre charge avec celle qu'il remplira à la bibliothèque.

L'illustration fait, à ce sujet, les réflexions plaisantes qui suivent : " Il faut bénir le nouveau décret de la bibliothèque. L'économie intérieure de ce magnifique monument, que l'Europe nous envie, y est organisé jusque dans ses plus petits détails avec un soin vraiment paternel. Qui que vous soyez, savant ou non, simple lecteur ou même curieux, que l'étude ou la flânerie vous amènent, le règlement vous protégera, il écartera les pierres de votre chemin, il vous rendra facile l'accès de tous ces trésors ; il n'y a d'exclusion pour personne, pas même pour le lecteur qui ne sait pas lire et qui n'en est que plus difficile à contenter. C'est lui qui, ne sachant pas mieux parler qu'il ne sait lire, réclame le *Roland Furieux* d'Aristote, ou la *Vie des grands hommes*, par Pétrarque, ou bien encore l'*Annuaire de la noblesse*, et même les *Mille* de Jean-Jacques. Mais les lecteurs les plus comiques seront toujours ceux qui se donnent les airs de savoir ce qu'ils ignorent. J'en connais un qui, tenant entre les mains un exemplaire des Œuvres de Tacite, en latin, (*opera omnia*) alla se plaindre au bureau de ce qu'on lui avait donné les œuvres de l'historien romain au lieu de ses histoires qu'il avait demandées. Un autre désirant consulter quelque livre traitant du commerce, et s'enquérant auprès du conservateur si la bibliothèque en possédait quelqu'un : — certainement, monsieur, demandez le *Dictionnaire de MacCulloch* — et le questionneur, enchanté de la découverte, écrivit sur son bulletin : *Dictionnaire de ma culotte !*"

BULLETIN DES SCIENCES.

—M. Babinet a envoyé aux journaux la note suivante, sur les comètes de 1858 : " Cette année nous a déjà valu cinq comètes, dont deux périodiques. Aucune d'elles n'est la comète de Charles Quint, sur le retour de laquelle les opinions contraires de MM. Hind et Hock partagent le monde savant. Quant à la comète No. 5, de cette année, qui a été découverte par M. Donati, à Florence, le 2 juin dernier, elle n'a aucun trait de ressemblance avec les comètes de 1856, de 1264 et de 975, supposées identiques entr'elles. La comète actuelle marche très-lentement et sera au milieu de son apparition le 5 ou le 6 septembre. Elle marche à l'ouest, tandis que la comète de Charles Quint se mouvait vers l'est, ce qui ne permet pas plus de les confondre qu'il n'est permis de prendre le courrier de Brest pour celui de Strasbourg. De plus, il y a 100 degrés de différence sur la position du périhélie, et l'inclinaison est de 72 degrés et demi au lieu de 30 degrés." C'est très probablement la comète qui est maintenant visible à Montréal.

—Un journal annonce, dans les termes suivants, la mort du célèbre naturaliste Bonpland :

" Une lettre datée de Montevideo, le 29 mai, et écrite à la *Gazette d'Augsbourg* par le baron de Tchudi, son correspondant, a annoncé, il y a quelques jours, la mort de M. Aimé Bonpland, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

" Aimé Bonpland, fils d'un médecin, était né à la Rochelle en 1773, et fut destiné à suivre la carrière paternelle ; mais les événements révolutionnaires firent changer cette destination, et le jeune homme entra dans la marine. Après y avoir occupé quelque temps le poste de chirurgien, il vint à Paris pour y perfectionner ses études. Là, chez Corvisart, il se lia avec un jeune Allemand qui devait acquérir une célébrité européenne, M. Alexandre de Humboldt. Ils partirent ensemble pour le nouveau monde, et ce voyage fournit à Bonpland l'occasion de réunir et classer environ 6000 plantes, encore inconnues des écrivains de la science botanique. A son retour en France, il offrit sa collection au Muséum d'histoire naturelle, ce qui lui valut les remerciements de l'Empereur Napoléon et une pension. L'Impératrice Joséphine, qui appréciait les connaissances de Bonpland, lui donna la direction de ces belles collections qui lui rendaient si cher le séjour de la Malmaison. Après l'abdication de Fontainebleau, Bonpland pensait que l'Empereur devait se retirer à Mexico et y attendre les événements : son opinion ne fut pas prise en considération. Bonpland assista à la mort de Joséphine ; il entendit les dernières paroles qu'elle prononça.

Ensuite Bonpland, que rien ne retenait en France, repartit pour l'Amérique méridionale et devint professeur d'histoire naturelle à Buenos-Ayres. Il voyagea dans les Pampas, les provinces de Santa-Fé, Chaco et la Bolivie, et pénétra pédestrement jusqu'aux Andes. Pris pour un espion, il fut jeté en prison et en sortit huit ans après, en 1829. Quand il fut libre, il dirigea ses pas vers le Brésil et s'arrêta à San-Borja où, dans une humble et charmante retraite, à l'ombre des oranges et des arbustes d'Europe, il vécut dans un agréable repos, recevant avec un patriotique plaisir les Européens et surtout les Français qui s'aventuraient jusque-là.